



HAL
open science

Les impossibles sociabilités juives de Max Jacob

Patricia Sustrac

► **To cite this version:**

Patricia Sustrac. Les impossibles sociabilités juives de Max Jacob. Cahiers Jean-Richard Bloch (Etudes Jean Richard Bloch), 2011. <hal-01814244>

HAL Id: hal-01814244

<https://hal.science/hal-01814244v1>

Submitted on 13 Jun 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

LES IMPOSSIBLES SOCIABILITES DE MAX JACOB

Patricia Sustrac[♦]

« Mon sang juif étant théologal, théolégal, théologicien,
théocartique, théomancien, théomythique *etc...* »

Max Jacob à Jean Cocteau¹

« Un juif est toujours suffisamment juif
pour n'essayer pas de l'être »

Max Jacob à Francis-Gérard Rosenthal²

Jean-Richard Bloch et Max Jacob étaient cousins³. Les liens entre les familles ont été fréquents, l'affection filiale naturelle⁴ ; cependant, malgré l'estime réciproque, Jacob ne fut pas un intime de l'essayiste. Quelles sont les raisons de cette rencontre inaboutie ? L'apostasie de Jacob, un décalage esthétique et politique seront les leviers d'une relation achevée en 1934, terme définitif de leur relation épistolaire. La conversion au catholicisme en 1915 bouleversera la vie intime du poète et modifia ses réseaux de sociabilité. La fréquentation des cercles d'amitiés sera dépendante, à la fois les lignes de force du judaïsme sécularisé que l'auteur aura quittées et celles du catholicisme qu'il aura rejointes. Cette typologie fait apparaître qu'il a été très difficile et dans une certaine mesure impossible pour l'auteur de contracter des engagements durables, des liens de sociabilité ou des complicités intellectuelles avec des groupes ou des individus mobilisés sur des questions posées au judaïsme tant sur le plan religieux que culturel ou politique.

Jacob est issu d'un milieu bourgeois de commerçants quimpérois aisés, discrets, soucieux de leur respectabilité. Il est né en 1876 dans une famille juive engagée depuis plusieurs années déjà, avant sa naissance, dans la voie de l'intégration. Chez les Jacob, seuls les grands-parents paternels ont assuré la filiation à la tradition juive⁵. Myrté Léa, la grand-mère, « sainte négresse blanche, qui lavait les pieds des pauvres et ne pensait qu'à ses aumônes et à Dieu » apparaît comme la garante des pratiques religieuses de la famille. Après son décès en 1884, suivi de celui de son époux Samuel en 1888, la tradition fut délaissée laissant plus de place aux principes républicains et laïques adoptés par la famille de Lazare, leur fils aîné, père du poète. Jacob confirme d'ailleurs qu'après leur mort : « Il [ne sera] plus jamais question de Dieu ni d'aucune allure religieuse⁶. »

[♦] Patricia Sustrac, présidente l'association des Amis de Max Jacob depuis 2005, travaille sur des questions biographiques et à l'édition de correspondances de Max Jacob.

¹ JACOB M., *Max Jacob-Jean Cocteau, Correspondance (1917-1944)*, Paris Méditerranée/Écrits des Hautes-Terres, 2000, p. 216.

² JACOB M., *Les Propos et les Jours*, Turin : éditions du Zodiaque, 1978, p. 114.

³ La grand-mère de J. R. Bloch était la grande tante maternelle du poète, la sœur de son père.

⁴ « Souviens-toi que je t'aimais déjà quand tu avais onze ans » (JACOB M., « Lettres de Max Jacob à Jean-Richard Bloch, 1^{ère} partie, 1909-1934 », *Europe*, n° 662-663, juin-juillet 1984, p.135).

⁵ Myrté Léa commandait sa viande casher à Rennes (« lettre à Margot Gantier », archives de l'auteur) : partant, il est tout à fait certain, tous les membres de la famille vivant sous le même toit, que les Jacob ont respecté la *casherout* et pratiqué le *shabbat*. La stricte observance religieuse en matière diététique sera finalement abandonnée mais il semble toutefois être demeuré tacite, chez les Jacob, de ne pas consommer de porc « mets qu'on ne mange jamais chez [lui] » (lettre inédite à André Sauvage, 7 octobre 1929, coll. particulière).

⁶ JACOB M., *Défense de Tartufe, Extases, remords, visions, prières, poèmes et méditations d'un Juif converti*, Gallimard, 1964, p. 288.

Si les coutumes juives se sont estompées chez les Jacob, l'auteur les connaissait cependant suffisamment pour saluer ses différents correspondants au moment des fêtes juives⁷ et les nommer correctement. Il a sans doute coexisté plusieurs langues chez les Jacob. Né en 1811 à Neuenkirchen en Sarre, alors province française avant d'être partagée entre la Rhénanie prussienne et la Bavière en 1815, Samuel, le grand-père de Max, maîtrise sans doute mal le français⁸, parle le yiddish⁹ et sans aucun doute l'allemand. Jacob étudiera d'ailleurs cette discipline dans laquelle il excellera. L'abandon de l'allemand par cette famille de commerçants, soucieuse de s'intégrer rapidement, a probablement été assez précoce ou son usage réservé à une stricte intimité. Et si, « tout juif que le ciel [l]'avait fait naître » Jacob précise « qu'[il] n'[avait] pas étudié l'hébreu¹⁰ » il affirmait cependant « [en avoir] une science¹¹. » Sans doute n'était-ce pas une vantardise puisqu'en 1942, il corrigera une faute grammaticale commise par Paul Eluard à propos de la ponctuation des voyelles hébraïques¹². Mais, Jacob n'est pas qu'un grammairien ; il truffe ses écrits de la langue biblique. Ainsi, dans « la lettre du poète moderne¹³ » on lit une curieuse histoire d'un pardessus oublié par le narrateur chez sa maîtresse à qui il demande « si un amant oubliait le sien (...) [de le] faire parvenir par retour de courrier. » Montrant cette lettre farfelue à une de ses amies, cette dernière s'écrie : « Il est louftingue, ton copain ! Non, mais, un *pardesse* ! » Ce terme est un écho, dans la Kabbale, au terme composé de quatre lettres (P. R. D. S. : *pardes*) représentant chacune l'initiale du terme hébreu qui désigne les quatre degrés de l'écriture et de l'œuvre divine. Chaque étape de la connaissance correspond à un niveau de l'âme, à un chemin de la connaissance similaire à un voyage en soi, à l'intérieur d'un monde spirituel dont les étapes visent à dévoiler le sens du monde. La poésie n'a pas, pour Jacob, d'autre but : l'art est une révélation divine, le poète son héraut.

À cette France qui, la première en Europe, après la Révolution, avait émancipé et intégré les Juifs, les Jacob donneront les gages de l'intégration : l'éducation, la réussite professionnelle et, comme de nombreux Juifs qui furent d'ardents patriotes, « l'impôt du sang ». Lazare Jacob obtiendra la nationalité française en 1873, pour avoir servi dans un bataillon de Mobiles lors de la guerre de 1870. Il sollicitera, dans la foulée, un changement de son patronyme d'origine – Alexandre – pour Jacob qu'il obtiendra en 1888¹⁴. Si le contexte judéophobe que connaît la France à cette époque peut avoir pesé sur cette décision - un député finistérien avait déjà fait campagne en émule de Drumont - le motif commercial a toujours été la justification de ce changement. Les Jacob, branche maternelle du poète établie à Lorient et à Brest, étaient honorablement connus sous ce nom pour leur savoir-faire de tailleurs.

De 1858, date de l'installation à Quimper, à 1876, année de naissance du poète, en l'espace d'une génération, la famille Jacob adoptera les idéaux républicains, épousera pleinement les principes de son pays d'accueil. Les Jacob étaient devenus français et pouvaient pavoiser fièrement le balcon légendaire de la maison du 8 rue du Parc au-dessus de

⁷ Jacob demande ainsi à son cousin « la date de *Rosh Ashannah* [nouvel an juif] car [j'ai] une lettre sacrée à écrire ce jour-là » (JACOB M., « Lettres de Max Jacob à Jean-Richard Bloch, 2^{ème} partie, 1914-1934 », *Europe*, n° 666, octobre 1984 p. 143).

⁸ Son paraphe (dossiers de changement de patronyme de ses deux fils Lazare et Maurice) est d'une graphie laborieuse et fait douter que sa lettre de 1866, adressée au Préfet du Finistère pour présenter ses inventions à l'Exposition universelle ait été écrite de sa main (HENRY Hélène, « La lettre de 1866 », St Étienne : Presses Universitaires de St Étienne, *Centre de recherche Max Jacob*, n° 9, 1989, p. 42).

⁹ En Sarre, au début du XIX^e, dans les villes et les campagnes, la plupart des juifs étaient des locuteurs du judéo-alsacien ou yiddish occidental sensiblement différent du yiddish employé par les populations juives de Pologne, mais dont les racines étaient semblables.

¹⁰ JACOB M., *La Côte, recueil de chants celtiques*, éditions du Layeur, 2001, p. 26.

¹¹ OLIVIER Fernande, *Picasso et ses amis*, éditions Pygmalion, 2001, p. 162.

¹² Correction portée sur l'enveloppe datée du 14 juillet 1942 insérée dans l'exemplaire personnel du *Laboratoire central* d'Eluard (Médiathèque d'Orléans, Rés. Hlp 1602).

¹³ JACOB M., *Le Cabinet noir*, Gallimard, 1928, p. 157.

¹⁴ Le 13 mars 1944, la Commission de révision des noms prononcera l'annulation du changement de patronyme.

la boutique. Ils étaient légitimement sollicités « pour les grandes occasions comme l'arrivée d'un Ministre¹⁵. »

Quand Jacob donne le récit de sa conversion en 1939, il évoque plusieurs raisons pour décrire son cheminement. Il a reçu « une éducation laïque » et précise que dans sa famille « voltairienne », on pratiquait « les règles de la morale naturelle avec conviction et rigueur (...). [et] respect[ait] plus que tout la science, les honneurs, les titres et la fortune¹⁶. » Jacob évoque aussi « la splendeur catholique », la fascination qu'exerçait sur lui « les processions somptueuses », le climat d'émotion et d'effervescence qui s'emparait de toute la ville de Quimper lors des célébrations religieuses dont la famille se tenait à l'écart.

Il est probable que le jeune Jacob ait aussi ressenti très tôt un certain désenchantement qui le plaçait dans une situation d'attente - élément souvent présenté par les convertis comme un signe prémonitoire - : « Quand j'envisage la vie- écrivait le bachelier quimpérois - je vois un tunnel long, noir, étroit. Au bout, au bout est un point bleu. Bien des hommes ont voulu l'atteindre ; je me proposais de faire comme eux. Les nombreux cadavres qui jonchent le sol me prouvent que je n'arriverai jamais. Je renonce au point bleu¹⁷. » « Je craque de discordes militaires avec moi-même, je me suis comme une poulie, une voiture de dilemmes¹⁸ » écrira plus tard le poète.

René Villard, camarade de classe du poète, rapporte comment sa judéité le désignait comme le souffre-douleur de jeunes camarades au collège¹⁹. Cela pouvait-il le marginaliser ? Sans doute. Maurice Parturier évoque que son père, lors de sa prise de fonction, en octobre 1891, « remarqua tout de suite un petit juif qui le frappa par la lumière de son regard et bientôt par la vivacité de son intelligence²⁰. » Jacob raconte également comment il fut profondément affecté, quand, souhaitant retrouver son professeur de musique dans les orgues de la cathédrale « [Son] père [lui] fit observer tranquillement que [sa] place n'était pas là. » La place « d'un enfant juif athée²¹ » n'est pas dans une église. Ainsi, alors que la famille s'était largement sécularisée, Lazare Jacob manifestait une volonté de ne pas « provoquer. » Les Jacob eurent toujours le souci de s'intégrer à la société quimpéroise : le dépliant publicitaire de la société *L. Jacob* est à ce titre éloquent. Il présente, au recto, une carte touristique en couleur du Finistère et au verso, ce qui ne manque pas d'apparaître comme une curieuse tribune, la liste complète des fêtes patronales et des Pardons du département. Faisant fructifier son commerce, Lazare ouvrira une grande succursale de prêt à porter de qualité qu'il confiera en gérance pour se consacrer à la confection « haut de gamme » : à Quimper, on disait « préférer aller à *La Belle Jardinière* plutôt que chez " le Juif " Jacob. »

Ce sentiment de marginalité que Jacob a éprouvé précocement le poursuivra toute sa vie. Le moment du baptême sera propice à un réveil de cette étrangeté ressentie autant envers la communauté de départ qu'envers la communauté qui l'accueillera. Converti, Jacob implore le secret : « Il ne faut pas que ma famille connaisse ce dont mon père pourrait mourir²². » Il sait que sa famille est hostile et le condamne : « J'ai vu une lettre de ma sœur : " Il " ! " Il " sort de l'église en tête des plus grands dévots de la ville, " Il " n'est jamais là²³. » Baptisé, Jacob est conscient que sa conversion entraînera une rupture avec la communauté juive : « Tous vos amis juifs vous quitteront, me dit-on. Bien ! J'éprouverais donc mes vrais amis et je serai privé du plaisir d'être volé chez X... par K[ahnweiler] et par B[ernheim]. » Croyant,

¹⁵ JACOB M. *Album breton pour Robert Zunz*, document inédit, coll. particulière.

¹⁶ *Défense de Tartufe*, op. cit., p. 288.

¹⁷ JACOB M., *Lettres à René Villard suivies du Cahier des Maximes*, Mortemart : Rougerie, 1978, p. 112.

¹⁸ JACOB M., « Agonie » *Sacrifice Impérial*, dans *Ballades*, op. cit., p. 151.

¹⁹ VILLARD René, « Histoire d'une classe du lycée de Quimper », *Le Correspondant*, 10 janvier 1930, p. 9.

²⁰ PARTURIER Maurice, *Notes biographiques*, Le Divan, 1944, p. 2.

²¹ JACOB M., *Défense de Tartufe*, op. cit., p. 289 et 290.

²² JACOB M., « Lettres de Max Jacob à Jean-Richard Bloch, 2^{ème} partie, 1914-1934 », op. cit., p. 145.

²³ Lettre inédite de Max Jacob à André Sauvage, 18 juin 1938, op. cit.

il sera moqué par son entourage qui verra dans sa conversion « une farce un peu plus corsée que les autres²⁴. » Suspecté de tous côtés d'inauthenticité, Jacob subira aussi les réticences de sa communauté d'accueil dont on devine la crispation au regard des titres que l'auteur donne à certains des poèmes de la *Défense de Tartufe* : « à un prêtre qui me refuse le baptême », « pas encore » ou « quand j'aurai droit au confessionnal. » « Même à l'autel ma situation est fausse, finira-t-il par écrire à sa confidente Liane de Pougy, elle l'est chez les juifs et chez les chrétiens. »

Quand l'auteur aura son apparition en 1909, il lui donnera rapidement un sens chrétien comme en témoigne son recours aux prêtres de la paroisse Saint Jean dont Jacob nous dit, dans le *Récit de sa conversion*, qu'il les sollicitera le lendemain de l'événement. Cependant, la date de rédaction de ce témoignage (1939) ne doit pas nous faire oublier qu'il s'agit d'un récit reconstruit : « J'aime par le souvenir rattacher mon présent à mon passé²⁵ » nous dit d'ailleurs l'auteur. Si Maurice Raynal et J.- Richard Bloch seront parmi les premiers à connaître la décision du baptême, Jules Romains semble avoir été le premier confident de l'apparition et l'un des premiers destinataires du récit des visions²⁶. Dans une longue lettre qu'il lui adresse, Jacob consacre une large part de l'exorde à l'inventaire des neufs ciels de la Kabbale puis évoque sa vision en termes plus déistes que chrétiens, à travers un récit troublant dans lequel l'illumination semble d'emblée moins devoir à l'Évangile qu'à l'esprit d'une époque. Cette génération de la « Phalange Nouvelle » dont Jacob, dans sa correspondance, vante auprès de J.- Richard Bloch la capacité à rechercher des mythes qui parlent au cœur et non à la raison, qui crée des correspondances entre le spectacle de l'univers et l'inquiétude humaine. Cependant, la sensation onirique et le propos religieux vont se confondre et Jacob prêtera un sens chrétien à ses visions. C'est l'empreinte charnelle d'une Bretagne catholique qui lui donnera un cadre de référence puissant que le poète épousera : « J'ai été élevé de sorte que la religion juive ne m'a jamais été une religion- écrit-t-il à Paul Bonnet, son relieur - alors que ma Bretagne natale m'offrait à tous les instants l'idée que la religion était la catholique²⁷. »

En estompant les traces de la tradition ancestrale et en se ralliant aux idéaux de la République, sans liens solides avec les communautés traditionnelles, la famille Jacob ne pouvait maintenir le socle d'une fidélité à sa religion d'origine, et, comme beaucoup de Juifs français, ne virent plus le bien fondé de prolonger une tradition. En privilégiant le modèle d'une intégration, la sécularisation laissait place à un vide et, à terme, à la possibilité de conversion comme facteur supplémentaire d'un ajustement à une autre culture, en l'occurrence à la culture théologique dominante de l'époque qu'était le catholicisme²⁸.

Cette conversion a probablement signifié également le choix d'une plus grande adéquation à la communauté nationale. À Jacques Maritain, le 20 mai 1924, Jacob prophétise que « l'époque qui [allait advenir] sera[it] catholique²⁹. » Ainsi faut-il comprendre le prosélytisme ardent de Jacob qui en découle : « Et bien, Monsieur, convertissez-vous ! Servir l'Église est la bonne façon de sauver la France, et l'exemple la meilleure leçon³⁰ » écrit-il, par exemple, à René Groos, auteur du recueil *Enquête sur le problème juif* avec qui le poète partage le sentiment qu'être catholique est le couronnement de l'intégration française.

²⁴ JACOB M., *Défense de Tartufe*, op. cit., p. 121 et 122.

²⁵ « Récit de ma conversion » *Ibid.*, p. 288-289.

²⁶ Voir GUYON André, « un copain de Romains » dans André Guyon (dir.), *Max Jacob à la confluence*, Quimper : Université de Bretagne Occidentale, 1994, p. 75-89 (je remercie Alexandre Dickow de m'avoir rappelée l'existence de cet article).

²⁷ Dédicace de Max Jacob à son relieur Paul Bonet sur son exemplaire personnel de *Saint Matorel*.

²⁸ Est-ce le sens de la remarque de Prudence Jacob, mère du poète, à Noémie Gompel, sa cousine : « Il y en aura au moins un dans la famille pour adorer le Bon Dieu ? »

²⁹ JACOB M., *Max Jacob-Jacques Maritain, Correspondance (1924-1935)*, Brest : Centre d'Étude des Correspondances, 1999.

³⁰ Dédicace à René Gross, coll. particulière, s. d.

Étudiant à Paris en 1895, Jacob avait fréquenté un milieu culturel où évoluaient de jeunes juifs : le peintre Alcan-Lévy, Maurice Raynal, Henri Hertz, Maurice Méry (directeur du *Moniteur des Arts*, revue dans laquelle Jacob publia ses critiques d'art), Francis-Gérard Rosenthal... Tous s'inscrivaient dans une élite bourgeoise, cultivée et intégrée. Un milieu plus français que juif au sein duquel certains renoueront avec leur identité juive et interrogeront leur enracinement, le dualisme de leur identité, les limites des valeurs universalistes qui constituaient son essence. Si Jacob pouvait concevoir l'idée de renaissance d'une culture juive et accueillir les écrits de Spire, Fleg ou de Bloch explorant la nature du particularisme juif, il ne pouvait pas se rallier, comme beaucoup de Juifs de l'époque, aux prolongements politiques nationalistes et, de ce fait, restera totalement étranger aux problématiques posées par le sionisme. Le dualisme de Jacob ne se pose pas en terme culturel, l'obsession de « l'homme double » est, pour le poète, reliée à une question religieuse. Ainsi, Jacob ne pouvait qu'être flatté de l'insistance du jeune revuiste Albert Cohen à lui demander des vers mais, si Jacob ouvre le 15 janvier 1925 le premier numéro de *La Revue Juive* par un long poème rimé « les yeux au ventre³¹ », il restera fidèle, dans sa contribution, à la dualité des sentiments de son âme affirmant le sens de sa volonté d'union à Dieu et l'amour bienfaisant que lui apporte l'Évangile.

On peut s'interroger sur la stratégie éditoriale curieuse d'Albert Cohen. On ne peut évidemment écarter une stratégie de légitimation destinée à ouvrir la revue à un public plus large que celui, peu nombreux à l'époque, acquis à la cause sioniste. Cette démarche peut aussi relever d'un éblouissement naïf et de la gratitude empressée du cadet qui vint à Jacob comme le représentant des avant-gardes. Mais, du côté de Jacob il ne peut y avoir aucun malentendu. Partageant pleinement la pensée augustinienne, pour le poète, les Juifs sont un peuple témoin de l'Évangile. Sa contribution à *La Revue Juive* découle de sa conception de l'histoire du peuple Juif qui préfigure indirectement le christianisme dont la doctrine est, pour le poète, révélée dans son histoire et, place le peuple élu dans une situation d'attente de l'ordonnance divine. C'est pourquoi, selon Jacob, tout bon Juif est destiné à se convertir : « Lis le *Zohar* car il finira par faire de toi un bon juif, c'est-à-dire, un bon catholique » écrira-t-il ainsi à Marcel Béalu³². On comprend dès lors que « les yeux au ventre » ait été la seule contribution de Jacob à *La Revue Juive*. Il ne pouvait être enrôlé dans le sionisme ni en prendre la tête comme semble l'avoir souhaité, un temps, le jeune Cohen impétueux des débuts.

2°/ « COMPRENDRE, OH DIEU ! COMPRENDRE FAITES QUE JE COMPRENNE³³ »

« Ne me traite pas d'apostat ! Je ne renie rien. » Que voulait opposer Jacob en récusant *a priori* toute objection de son jeune cousin ? De quoi Jacob ne s'était-il pas débarrassé par la conversion alors que, il faut le rappeler, l'auteur est un converti qui vient d'un milieu Juif déjà sécularisé ?

« Je suis bien souvent dur et lourdaud - dit-il à Jean Paulhan - il faut excuser un Breton doublé d'un juif³⁴. » Étonnamment, là où le baptême aurait dû annuler une identité au profit d'une autre, la judéité a ressurgi ou bien est demeurée comme « un reste » impossible à soustraire : « Les gens [ne] vous traitent de " juif " que lorsqu'il n'y a rien d'autre à dire sur vous³⁵. »

³¹ Ce poème, composé par Jacob l'année précédente fut repris dans son recueil *Le Nom*, Liège : La lampe d'Aladdin, 1926 puis dans *Fond de l'eau* en 1927 (rééd. dans *Ballades*, Gallimard, 1991, p. 130).

³² *Dernier visage de Max Jacob suivi de lettres à Marcel Béalu*, op. cit., p. 164.

³³ JACOB M., « Classique cheval ailé », *Les Pénitents en maillots roses* dans *Ballades*, op. cit., p. 238.

³⁴ JACOB M., *Max Jacob Jean Paulhan, Correspondance (1915-1941)*, Paris Méditerranée, 2005, p. 90.

³⁵ JACOB M., *Max Jacob-Jean Cocteau, Correspondance (1917-1944)*, op. cit., p. 251.

En se convertissant, Jacob a mis en œuvre le conflit interne propre à toute conversion, manifesté chez lui par deux pôles : « le Tartufe » et « le Juif converti ». Ceci est d'autant plus manifeste qu'il puise en partie dans la Kabbale les outils théoriques d'interprétation des Écritures saintes. Pour Jacob, la Kabbale est « une métaphysique, la seule métaphysique et (...) la base de toutes les religions³⁶. » André Blanchet, rappelle à ce titre dans son introduction à la *Défense de Tartufe*, la situation originale de l'auteur au sein du monde catholique de l'époque : « [Sa] pensée sera pleinement orthodoxe, mais [il voulait] : « sanctifier ([c'est à dire] christianiser) la Kabbale³⁷. »

Dès lors on peut s'étonner de la rupture entre Jacob et Sylvain Lévi. Malgré son travail exégétique qui ne pouvait manquer d'intéresser l'orientaliste son cousin : la rencontre intellectuelle ne s'est pas faite. Comment qualifier les visites au savant dont l'autorité et le charisme régnaient non seulement sur ses étudiants et disciples mais aussi sur la famille entière ? Probablement d'un seul terme : désastreuses. « Je connais un artiste sur qui des opinions quinquagénaires ont pesé, pour son malheur. " On ne commence pas les arts à vingt-trois ans ", avait dit un monsieur très bien, que la famille écoutait³⁸ » écrivait Jacob relatant ses premières années parisiennes. « Messieurs les Orientalistes, je vous salue ! Messieurs les Orientalistes, je vous vénère ! (...) salut ! Salut ! *Salamalech* ! (...) Hélas ! Messieurs, j'ai le regret de m'être aperçu que vous faites fausse route... » tempêtait-t-il dans un article-charge³⁹. Que leur reproche Jacob ? Croire que l'Orient est le monde des mots alors qu'il est « le monde des Paraboles » et Jacob d'en appeler à la création au Collège de France « d'une petite chaire de Symbolique, voire de Kabbale afin d'aider Messieurs les Orientalistes dans leur courageux travail philologique. » Jacob a souvent rappelé que, dans sa jeunesse, il avait manifesté « une autorité, un orgueil, une sûreté » qui avaient dû froisser le savant certainement peu enclin à supporter le caractère frondeur d'un jeune journaliste débutant, en froid avec sa famille quimpéroise, menant une vie peu conventionnelle et qu'il considérait, *in fine*, « comme un malade⁴⁰. » En 1938, dans une lettre à Désirée Lévi, sa veuve, Jacob reviendra sur cette période « de regrets, de remords, de chagrin, de respect et de souvenirs affectueux » et reconnaîtra sa dette : « J'ai toujours apprécié votre bienfait et l'honneur qui m'était fait à moi, pauvre. Le sentiment de mon indignité a été pour beaucoup dans mes sottises⁴¹. » Mais, à l'aube du siècle, la brouille était de nature différente. Dans une lettre à Léon Daudet, Jacob accusait nettement : « (Je connais les orientalistes - j'ai un cousin orientaliste et des plus illustres !) les orientalistes ont un mépris profond pour la cabbale, la démonologie *etc...* c'est très bien ! Ils ont raison ! Mais ils savent fort bien que la Kabbale, la démonologie *etc.. etc...* étaient les sciences pour les prêtres des religions orientales. Cependant ils négligent cette science. C'est comme un historien dans 50 siècles voulant étudier notre histoire d'occident qui négligerait par exemple la religion catholique. » Pour Jacob, l'histoire se confond avec l'histoire de l'Église : « Les secrets de l'Orient n'est pas dans la lettre des inscriptions et des manuscrits. C'est Joseph expliquant les songes qui doit interpréter les deux testaments comme le symbole du *Rigveda*, Homère ou les contes du folklore⁴². »

Cette profonde divergence en terme de méthode est d'autant plus patente que, depuis 1910, Jacob entreprend un livre de commentaires des Évangiles sous le titre générique de *L'Anatomie religieuse* et qu'il affine son travail exégétique à la tradition d'interprétation symbolique des Pères de l'Église. Jacob renoue ainsi avec une forme de pensée qui

³⁶ JACOB M., *Dernier visage de Max Jacob suivi de lettres à Marcel Béalu*, op. cit., p. 122.

³⁷ JACOB M., *Défense de Tartufe*, op. cit., p. 22.

³⁸ JACOB M., *Art Poétique*, Paris : éditions L'Élocoquant, 1987, p. 67.

³⁹ JACOB M., « Si Peau d'Âne m'était conté », *Isis, revue mensuelle de littérature, de critique & d'art*, n° 6/7, juin-juillet 1910, p. 22 à 26. On notera encore d'autres critiques virulentes contre S. Lévi dans *Saint Matorel* ou la préface de *La Côte*.

⁴⁰ « Lettres de Max Jacob à Jean-Richard Bloch, 1^{ère} partie, 1909-1934 », op. cit., p. 140.

⁴¹ Lettre inédite de Max Jacob à Désirée Lévi, 31 mai 1938, archives de l'auteur.

⁴² JACOB M., « Si Peau d'Âne m'était conté », op. cit.

aujourd'hui nous est devenue étrangère et, il faut bien l'avouer, déconcertante car l'exégèse patristique dont il se réclame s'est largement éteinte vers la fin du XVII^{ème} siècle avec l'apparition des interprétations rationalistes, en particulier avec celles de Spinoza dont on sait qu'il attribuait les obscurités du texte sacré à des contradictions internes dues à une multiplicité d'auteurs. Auprès de Sylvain Lévi, le jeune Jacob ne pouvait ni recueillir un enseignement ni entretenir un dialogue intellectuel fructueux.

Sur le plan politique, un autre décalage est à noter. Jacob n'est pas un écrivain aux convictions sociales suffisamment étayées pour construire un engagement politique. Sa foi catholique est prédominante à une analyse programmatique. Si, par exemple, en 1925, lors de son séjour en Italie qui se déroule au moment de l'adoption des lois *fascistissime*, Jacob ne peut ignorer : « Une énorme église pour enterrement fasciste- fascistes partout- programmes fascistes sur tout mur italien, fêtes fascistes, bureaux spéciaux fascistes dans toutes les administrations⁴³ » mais ces remarques ne forment pas des éléments susceptibles de déboucher sur une pensée ou sur des actions d'une expérience réflexive, prédictive à un terrain d'opposition aux fascismes à venir. Max Jacob ne signera aucun manifeste en faveur du pacifisme, n'aura aucun commentaire sur *Guernica*⁴⁴. Dès lors on peut comprendre le *post-scriptum* de sa lettre à Jean Grenier de juillet 1936 comme un adieu déchirant à ses anciens amis : « Malraux est à Madrid bien entendu, j'imagine que Gide et J.- R. Bloch vont y aller aussi, ou André Breton⁴⁵ ? »

L'affaire Dreyfus n'est pas non plus l'occasion pour Jacob d'une prise de conscience particulière, de tirer quelque fierté, d'effectuer un retour à l'identité juive déjà dissoute et encore moins de « marcher vers la synagogue. » Une des rares allusions à cette affaire⁴⁶ que nous lui connaissons, se trouve dans une lettre à son cousin Francis Gérard Rosenthal⁴⁷. Jacob n'est évidemment pas « avec les ennemis de Dreyfus, c'est entendu. » Mais, c'est moins le retentissement de l'affaire (« rien ne peut moins intéresser les siècles que l'affaire Dreyfus ») qui le touche que l'exemple qu'elle constitue pour définir le rôle du poète : « Ne te jette pas dans la mêlée si tu ne veux pas tuer ton esprit, mais domine-là » conseille l'aîné⁴⁸. Pour Jacob, le poète est un prophète : « Il parle à la foule (et doit) lui montre[r], outre la beauté, les directions élevées de l'humanité » ; le poète doit prendre conscience que l'art de vingt siècles est sorti de la religion catholique. On comprend dès lors la rupture avec Bloch pour qui l'art contribue à la révolution politique et sociale. Pour Jacob, l'unique révolution doit être poétique. Et l'art populaire, demande J.- Richard ? C'est « une maladie chronique » répond le poète ! Et le théâtre, cet art du peuple oppose le cadet ? « Des balivernes » coupe court l'aîné s'étonnant même que son intelligent cousin puisse y trouver intérêt⁴⁹. Ce que Jacob récuse l'art populaire démagogique mais, Jacob ne refuse en rien l'art du vrai, du réel. Bien au contraire les poèmes de *Morven le Gaélique* retrouvent, par exemple, l'épaisseur et les richesses de l'expérience d'un peuple, de son histoire et de sa langue. Ce que Jacob rejette c'est l'engagement qui est pour lui incompatible avec une activité authentiquement littéraire, ainsi qu'il le confirme à un de ses correspondants : « Tous sont écrivains sportifs, politiques ou écrivains commerçants ou écrivains dostoïewskiens

⁴³ JACOB M., *Carnet Viaggio in Italia*, testo originale a fronte, A cura di Adriano Marchetti, Marietti I Rombi, 2004, p. 16.

⁴⁴ Sur la question des rapports de Max Jacob à l'histoire voir : « Max Jacob face à l'histoire », actes de la journée d'étude du 6 février 2009, Antonio Rodriguez et Patricia Sustrac (dir.), *Les Cahiers Max Jacob*, Pau : les Amis de Max Jacob, 2009, n° 9.

⁴⁵ JACOB M., *Lettres à un ami, Correspondance 1922-1937*, éditions Vineta, 1951 [rééd. Cognac, Le Temps qu'il fait, 1982], p. 95.

⁴⁶ Dans son roman *Filibuth ou la montre en or* (Gallimard 1923, rééd. 1994), Jacob utilise sous le mode satirique des événements de l'affaire Dreyfus. Il campe les aventures rocambolesques du Premier ministre autrichien Cremnitz (du nom de Maurice Cremnitz, écrivain et ami de l'époque montmartroise) impliqué dans une affaire d'espionnage avec Mme Buckardt domiciliée 29 bis rue d'Astorg (adresse de la *Galerie Simon/Kahnweiler*).

⁴⁷ JACOB M., *Les Propos et les Jours*, op. cit., p. 106.

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ « Lettres de Max Jacob à Jean-Richard Bloch, 2^{ème} partie, 1914-1934 », op. cit., p. 151 et 152.

(sic)- écrit-il- à force de créer des associations d'écrivains de guerre ou d'écrivains d'utilité publique, la qualité a fini par l'emporter sur le but : il y a « sportif, dostoïewski (sic), politique, guerre, utilité publique » mais plus d'écrivain pour l'écriture⁵⁰. »

On devine l'incompréhension entre Jacob et Bloch à propos du rôle de l'art et sur la question du pacifisme. Si Jacob semble si caustique à propos de la guerre dans laquelle Jean-Richard est engagé courageusement c'est que Jacob défend un pacifisme d'essence religieuse : « L'idée de Dieu me semble encore plus digne d'enthousiasme que l'idée de patrie » lui écrit-il le 14 mai 1915⁵¹.

Si Jacob ne s'est pas engagé dans les débats de l'Affaire Dreyfus, il a n'a pas été épargné pour autant par la vague d'antisémitisme qui a secoué la France de l'époque et qui provoquera chez lui l'angoisse et la peur. En 1902, Jacob vécut à Quimper, le climat éruptif des élections législatives et sénatoriales sur fond de crise cléricale. Il fut témoin des effets de la fermeture imposée des écoles congréganistes qui provoquèrent de véritables insurrections : « Violentes manifestations. Sanglantes bagarres » titrait *Le Finistère*. On entendait pèle-mêle la foule crier : « À bas les Francs-Maçons ! À bas les Juifs ! » Lazare Jacob s'était retiré du balcon surplombant les quais de l'Odet « quand la foule [avait] chanté des cantiques. » Max, calfeutré derrière les rideaux du grand salon écoutait : « Ce furent des minutes effroyables, écrira-t-il à Jouhandeau, Dieu nous a sauvés du massacre⁵². »

Nul doute que Jacob vivait sa judéité dans l'angoisse. On peut lire à ce propos dans le poème « craindre le pire⁵³ » un témoignage de cette peur. Le poème évoque un narrateur qui est locataire d'un logement modeste. Son propriétaire est un « financier rocailleux » qui le surnomme « Monsieur Prépuce » parce que « lui-même [est] juif. » Immédiatement, une « affreuse vie » débute. Des locataires harcèlent « M. Prépuce » pour l'expulser ou organisent la nuit « des épouvantes » pour l'effrayer. Le narrateur prend peur, veut tuer son propriétaire mais, au moment de l'assassiner, il se tue par accident. Ce poème est intéressant pour son ambivalence. « Monsieur Prépuce » pourrait bien être surnommé de la sorte par son propriétaire parce qu'il n'était pas Juif (ou ne l'était plus⁵⁴). Dans le *Nouveau Testament*, le mot « circoncision » désigne par synecdoque le monde Juif ; de même, le mot « prépuce » désigne très crûment les non-juifs. « Monsieur Prépuce » pourrait donc être la synecdoque de la gentilité qui désigne le non-Juif. Cependant, il faudra « craindre le pire », de quelque côté que l'on se tourne, Juif ou non-juif, le narrateur est toujours une victime : il meurt. Que Jacob soit demeuré Juif ou qu'il soit converti la peur est toujours au rendez-vous.

Jacob qui semblait vivre dans l'angoisse sa propre judéité peut aussi en plusieurs occasions évoquer les Juifs d'une manière très critique. C'est un point très délicat et ambiguë qui s'est posé en termes déchirants au moment de sa conversion : Max Jacob ne cesse de dénoncer les défauts de ses coreligionnaires qu'il transforme en véritable procès de lui-même : « Tous les baptêmes du monde ne m'empêcheront pas de supporter les tares juives qui sont de ma race : la raideur est aussi une tare juive⁵⁵. » Quand à Notre-Dame-de-Sion (où il suit sa catéchèse) on lui dit que sa conversion va lui faire perdre ses amis Juifs, il répond en forme de réquisitoire : « J'ai souffert des Juifs qui ne cajolent que celui qui flatte leur orgueil de race

⁵⁰ JACOB M., *Les Amitiés et les amours*, Paris : éditions de l'Arganier, Tome I, p. 263.

⁵¹ « Lettres à Jean-Richard Bloch 1914-1934 », *op. cit.*, p. 147.

⁵² JACOB M., *Lettres à Marcel Jouhandeau avec quelques lettres à Madame Marcel Jouhandeau et Madame Paul Jouhandeau*, Genève : Droz (coll. Textes littéraires français), 1979, p. 131.

⁵³ JACOB M., « Craindre le pire », *Le Cornet à dés*, Gallimard, 1982, p. 201.

⁵⁴ Le processus d'intégration engagé par les Jacob permet de penser que le poète n'a pas été préparé à la *Bar Mitzvah*. L'abandon de cette tradition fondamentale de la religion juive permet aussi de penser qu'il n'a peut-être pas été circoncis. On trouve dans son oeuvre quelques mentions de la circoncision, en particulier dans le poème « *Labor Improbus* » - citation elle-même tronquée de la locution latine des *Géorgiques* – mais il est difficile de dire s'il s'agit d'un fait autobiographique (JACOB M., *Le Cornet à dés*, *op. cit.*, p. 212).

⁵⁵ JACOB M., *Correspondance générale*, éditions de Paris, 1953, Tome I, p. 130.

(...) Les juifs sont des parias, des parias bruyants, assourdissants, célèbres, mais des parias, puisqu'ils sont privés du plaisir d'être chrétiens ; ce plaisir, aucun chrétien ne s'en vante et les Juifs l'ignorent. S'ils connaissaient ce plaisir, ils voudraient l'acquérir. Qu'ils me chassent ! Qu'ils me chassent encore⁵⁶ ! »

On retrouve ces critiques dans les descriptions d'une grande dureté qu'il donne de sa famille quimpéroise : « Adieu famille dure, cruelle si peu accueillante, adieu famille (...) Adieu vieille race juive que je n'aime pas, que je n'ai jamais aimée⁵⁷. » Cette dureté ne cesse d'étonner car, Jacob subissait, lui aussi, des attaques calomnieuses. Outre les constantes opprobres liées à son homosexualité - Jacob eut aussi à subir la judéophobie et l'antisémitisme de son siècle. On sait, par exemple, que Jouhandeau fit paraître en novembre 1936 dans l'*Action Française* un article ignominieux expliquant son « profond dégoût pour la racaille juive prétendue française » par la figure de Max Jacob englouti plus tard dans le délire racial meurtrier de l'idéologie nazie.

Il faudra attendre la guerre et le « poignard » de la visite, en septembre 1941, à St-Benoît, du peintre Strecker, officier de l'armée allemande, pour que le poète marque une rupture définitive et s'écrie : « J'suis l'bouquet/J'suis l'bouquet/J'suis le bouc émissaire... qui est le responsable de toute cette pourriture littéraire : c'est le juif destructeur⁵⁸ ? » Sa vie allait désormais être envahie par un mouvement de compassion envers ses frères Juifs : « Je vous remercie de m'avoir fait naître de la race juive souffrante, car celui-là seul est sauvé qui souffre et qui sait qu'il souffre et offre à Dieu sa souffrance. Or vous m'avez fait souffrir dès mon enfance étouffée, abominable (dans cette race humiliée déjà)⁵⁹ » écrivait-il dans une de ses méditations matinales de ce macabre mois de septembre. Mais le jeune converti des années 1915, adoptait une position autrement dogmatique. Comment ne pas penser au choc qu'a dû éprouver Bloch lisant le *post scriptum* de la lettre du printemps 1912 : « À bas les juifs ! » même rétracté à la lettre suivante : « Ah Sire ! Écoutez-moi ! Je demande justice ! Que faire ? Comment racheter ce crime ? Avoir dit "À bas les juifs ! " ! Moi le plus chrétien de tous les juifs à toi le plus juif de tous les bons chrétiens⁶⁰. » Si Jacob ramassait en un chiasme ironique une formule de communion des croyants, il ne pouvait, aux yeux de Bloch être excusé de cette maladresse. Michel Trebitsch, éditeur de la correspondance entre les deux écrivains, a parfaitement eu raison d'avoir voulu donner comme sous-titre à cet épistolaire : « Deux hommes [qui] ne se rencontreront pas. » L'amitié familiale irrévocable (« Tout reedit ton nom avec amour et m'enivre de joie, d'appartenir à ton rang, à ta race, à ton cœur » écrivait le poète en août 1912) ne put cependant jamais laisser place à une connivence intellectuelle, spirituelle ou politique entre les deux artistes.

Mais cette distance n'empêchait pas une autre confession que Bloch ne comprit pas. En lui confiant parmi les premiers la décision de son baptême, Jacob lui donnait le secret de ce grand élan qui serait sa vie même : le désir d'aller authentiquement vers une religion du cœur, une religion de l'amour à laquelle, jusqu'à sa mort, il s'abandonnera : « La philosophie que m'a enseigné la vie est celle-ci : il n'y a que l'amour qui compte mais il faut savoir ce que c'est. Et personne ne l'a su avant Jésus Christ qui m'a sauvé la vie⁶¹. » Hommes intransigeants, exigeants, d'esthétiques radicalement différentes, Jacob et Bloch se sont seulement croisés. Jacob ne voyait pas d'obstacles à leur différence : « Continuons à nous aimer. Différents de doctrine, c'en est le moyen, car n'étant pas réunis on a pas à se

⁵⁶ JACOB M., *Défense de Tartufe*, op. cit., p. 122.

⁵⁷ Méditation inédite citée dans VAN ROGGER ANDREUCCI Christine, *Max Jacob et l'interprétation symbolique des écritures*, Thèse de 3^{ème} cycle, Université d'Aix en Provence, préface (non paginée).

⁵⁸ JACOB M., *Lettres à Roger Toulouse (1937-1944)*, Troyes : Les Cahiers Bleus, 1992, p. 62.

⁵⁹ JACOB M., « Bienfaits de Dieu », *Méditations religieuses*, Gallimard, 1947, p. 35.

⁶⁰ « Lettres de Max Jacob à Jean-Richard Bloch, 2^{ème} partie, 1914-1934 », op. cit., p. 138-139.

⁶¹ « Lettres de Max Jacob à Jean-Richard Bloch, 1^{ère} partie, 1909-1934 », op. cit., p. 141.

séparer⁶². » Ce vœu ne pouvait qu'être théorique, la vie de l'un et de l'autre prit des voies différentes.

Jacob a, toute sa vie, tenté de comprendre : « La vérité [qui]est Dieu. [C'est une] Vérité que j'ai contemplée et que je m'efforcerai d'enseigner et de démontrer toute ma vie par mes œuvres et par mon exemple » écrivait Jacob à Jules Romain en octobre 1909. Envisagée de ce point de vue, l'aventure personnelle et esthétique de Jacob prend une signification exemplaire : le refus de figer « une forme d'être », la mise en œuvre d'une tension existentielle « équipollé entre l'orthodoxie et l'hétérodoxie⁶³ ». Dans ce double mouvement d'un être déchiré entre son aspiration à la rédemption divine de nouveau chrétien et la permanence de ses péchés de Juif converti, Jacob a inscrit sa volonté de rester perpétuellement mouvant, fluide, prêtant sa voix à de multiples personnages comme autant de facettes de lui-même, à la fois lui-même et un autre dans un cercle décentré à l'infini espérant traduire le plan divin dans le ciel terrestre.

« Voici un écrivain envers qui on a été injuste - écrivait Paulhan à Boris de Schoelzer le 16 avril 1944 - Combien sommes-nous à savoir que le grand poète catholique d'aujourd'hui c'est Max, non Claudel ? » Max Jacob a eu la révélation d'une apparition sur le mur de sa chambre de la rue Ravignan en 1909. En 1915, il sera baptisé catholique. Malgré une vie mouvementée ponctuée par des épisodes cocasses, malgré le refus d'abandonner les voies de la gnose ou de la théosophie, Jacob aura montré une fidélité exemplaire à son engagement spirituel et demeure « le pénitent de Saint-Benoît-sur-Loire. » Au porche roman de cet « édifice assyrien » dont il fut pendant vingt ans l'humble *cicérone*, de nombreux piliers ont abrité le poète durant ses prières au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob dans la méditation journalière de l'Évangile :

Le premier cercle c'est les voisins
Le deuxième c'est les intimes
Tout le reste c'est le prochain
Où, je te vis, où nous nous vîmes.
Mais le centre de mille miroirs ?
Le jugement dernier ? L'Atout ?
Le centre dont le cercle est nulle part ?
Donnez-moi de quoi faire de l'Art
Pour que je me moque de vous⁶⁴!

⁶² « Lettres de Max Jacob à Jean-Richard Bloch, 2^{ème} partie, 1914-1934 », *op. cit.*, p. 153.

⁶³ Jacob M., « examen de conscience » *Fond de l'eau dans Ballades*, *op. cit.*, 1991, p. 156.

⁶⁴ Jacob M., « En résumé », *Rivage dans Ballades*, *op. cit.*, p. 197.